



Milans Anthony

Ainsi vont les choses
Et s'effacent parfois
Dans les vagues d'une journée banale
et infinie

Le Temps, fabriquant d'étoiles.

À la mémoire de RP
24/02/18

Enjamber la terre et les rivières, percer les nuages muets
Voir de près le bleu réalité tandis qu'au-dessous sentir l'air s'échapper
Quelques tremblements pour basculer dans le monde infini

Le temps du voyage
Des histoires de Titus et de Bérénice inaccomplies
Les amours antiques suspendues là-haut, souvenir
Reine de Palestine comme voisine, radieuse
Dont le soleil, divin, vient caresser ses traits apaisés

Quelques tremblements et c'est fini
La foule moderne loin des préoccupations
Le passé laissé abandonné à la soute
Le temps de la fraîche nouveauté.

Longeant les canaux tentaculaires
Se dressent immobiles
De vieilles bâtisses noircies d'usure et d'oubli
Mais retiennent encore l'espace
Entre ciel et terre

Les oiseaux volent comme s'ils avaient toujours été là, et passent
Les gens marchent décidés comme s'il n'y avait que là, qu'une ville se dressait
Et tout le monde converge vers le centre de quelque chose,
Et cherche

Du regard, les grands bâtiments au loin,
Qui retiennent le ciel de nous tomber dessus.

D'après « Champ de blé aux corbeaux », Van Gogh 1890

Sur les grands champs de jaune endormi
Là où vient s'allonger le long ciel bleu
chargé d'hiver
Et un soleil timide gisant glacé
Se lèvent les corbeaux et s'envolent
Au loin des horizons de peinture
Les croassements du pèlerin noir

J'ai relevé les yeux,
Dans la rue abondante et généreuse
Au fond des impasses
Derrière les graffitis
Des images passent à toute vitesse
Et se fracassent contre la réalité.

J'arracherais ton froid, ton vent, ton air même ;
Tes canaux, tes arbres et tes parfums ;
Tout ce qui fait que tu es toi.

J'en ferais une pierre d'un bleu nivéen ;
Accrochée à une bague qui me rappellerait que tu es là.

Et dans ce quelque part qu'on appelle le monde,
Là où marchent quelques autres personnes,
Je me souviendrais de la couleur de tes yeux,
À jamais contre ma peau enfermée.

Voyager

Dans un pays autre que le sien,
On ne se préoccupe que de ce qui est, non plus de ce qui devient.

On est soi plus encore que soi, quand on n'est pas chez soi.

Les sourires ne sont pas les mêmes à l'autre bout du monde.
Le ciel même, paraît plus haut ailleurs.

Notre maison est la couverture d'un livre connu par coeur,
Mais nous nous écrivons ailleurs,
Dans nos pas sur un trottoir,
À des milliers de kilomètres de nous-mêmes.

Sitôt passé le désastre de l'horizon
Lorsque l'on se rend compte - tardivement
Que la nuit a bu le jour

D'autres cieux s'illuminent

Les trottoirs, paradis provisoires
Le temps d'un désir à consommer
D'une solitude à combler

À l'ombre des passants
Et de soi-même

Rentrer

Le dernier souffle déjà s'échappe, et il est temps de prendre la dernière
respiration de cet *ailleurs* accueillant où j'ai laissé quelques traces malgré
moi ; où, au gré des déambulations j'ai croisé les plus grands artistes
- Vermeer, Van Gogh, Rembrandt -
où j'ai gagné quelques souvenirs sur moi-même et sur d'autres temps dans
lesquels je n'avais conscience de rien ; voici que cet air-là, tout ces airs
viennent murmurer quelques chose et s'engouffrent alors comme une joie qui
est aussi une angoisse, une révélation tout autant qu'une prophétie ; voilà que
je suis et que j'ai compris que j'ai été, et qu'être n'est qu'un verbe qui doit être
conjugué de toutes les façons, à tous les temps et à tous les mondes : je suis,
j'ai été, et je serai (certes) ; je serais ceci ou cela, tandis que je fus, alors que
j'aurais pu être.

Inspirer, expirer ; et puis voilà qu'il est temps de retrouver l'air sien, non pas
retourner sur ses terres comme un roi, mais retourner vers ses souvenirs et ce
qui fait *soi*.

Rentrer ? Être avec l'expérience du nouveau.

Où je marche
La ville n'est jamais loin celle

Des trottoirs
Des visages
De tous ceux yeux
D'une vitrine à l'autre
Parfois un regard en croise un autre

Sans étincelle

Où vont tous ces gens
C'est déjà le soir et ils marchent
C'est déjà tout ça, demain presque là
Où je marche
Plus aucune bête ne traîne, ni loup ni rien
Quelques visages me reviennent, de la journée et d'autres
Des mots aussi
Parfois dans un reflet
Du poème d'un Mallarmé réécrit :

"J'errais donc, dans la rue
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue
Et j'ai cru voir la fée
Qui jadis sur mes beaux sommeils passait,
Laisant toujours de ses mains mal fermées
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées. »

Et puis tous ceux qui viennent et qui passent
Effacés à tout jamais de notre propre temps
Rayés, barrés, raturés
Cancellés même

Nous même dieux de notre mémoire et de notre vie

Toujours trop de choses s'agitent et restent sous nos yeux
Trop d'images, trop peu de mots
Il allait prendre l'avion ou le train
Partir certes
Dans un désert tout entier céruléen
Dans le ciel *fabriquant* de rêves et d'images

Car où je marche, sinon sur les lignes que j'écris.